

Manger du rat.

Sur les flammes, grand-mère maintenait le rat suspendu par la queue pour commencer à brûler les poils de la tête. Après la tête, elle jetait la bête entière dans le feu, le postérieur vers le cœur du foyer. Elle surveillait. Les flammes brûlaient fort dans ses yeux. à l'aide d'une pincette en bois, elle prenait soin de tourner et de retourner la bête pour éviter de carboniser certaines parties de la chair. Une fois tous les poils brûlés, la bête toute noire était retirée du feu. à l'aide d'une écorce sèche, retirée des bûches, elle grattait tout le corps du rat. Il ne restait alors plus que la peau brunie, dorée. Une peau dure. Grand-mère prenait alors le gibier dans la main pour le vider. Avec beaucoup d'adresse, elle arrachait une incisive de la mâchoire inférieure. Ensuite, elle plantait adroitement la dent au milieu de l'abdomen qu'elle incisait ensuite d'un seul mouvement jusqu'au niveau de l'anus. Le ventre s'ouvrait alors et tous les viscères sortaient. Grand-mère les retirait sans forcer et les rangeait dans la cendre. Ils étaient brûlés après dans les tas de pelures et de mauvaises herbes. Elle ne les jetait jamais dans la nature, c'était manquer de respect à la nourriture. Dénuder la queue relevait d'une autre astuce. à l'aide du pouce et de l'index, Waejue *qatr* pressait la queue au niveau de l'anus et d'un geste brusque faisait glisser la peau jusqu'à son extrémité. Facile, quand le gibier était à la bonne température. C'était la tâche que j'aimais faire ! Mais quand la peau collait trop l'os, je coupais la queue. C'était souvent le point de départ de nos disputes. Il mettait grand-mère très en colère et je n'hésitais pas, alors, à répéter les paroles de tante Waloli. Pour grand-mère, je ne respectais pas la nourriture. « *Dieu nous enverra la disette* » marmonnait-elle.

Les rats vidés étaient rangés sur une feuille de figuier puis posés sur la cendre attendant que grand-mère finisse de ramollir deux feuilles de bananier sur le feu. Quand c'était fini, elle les disposait en forme de croix. Au fond elle déposait quelques feuilles de choux gluants et des champignons de saison. Ensuite, délicatement, elle déposait les rats sur ce tapis, dans un ordre bien précis, la queue repliée vers le ventre. Elle les recouvrait d'un supplément de choux gluants et de champignons, sans épices ni assaisonnement, puis elle refermait en repliant l'extrémité des feuilles, ficelant l'enveloppe à l'aide des nervures principales des feuilles de bananier délicatement détachées pendant leur ramollissement. Elle creusait alors un trou au milieu du foyer chaud pour plonger son petit bougna. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Dehors, sous la tonnelle de pommes lianes, tante Waloli finissait de bouillir son eau. Elle nous appelait pour boire le thé chaud et pour manger les restes du dîner de la veille qu'elle avait réchauffés. Beaucoup de féculents et de légumes, ignames, patates douces et choux gluants. Nos mets étaient souvent accommodés de roussettes, colliers blancs ou cochons sauvages. Mais le met plus attendu de tous restait le bougna de rats de grand-mère Waejue *qatr*.

Vers neuf heures, quand Gaboroc arrivait pour rejoindre les autres chiens de la meute, on savait que grand-mère n'était pas loin. Elle n'allait pas tarder à sortir par le petit sentier avec le bougna de rats dans les mains.

Gaboroc, c'était sa petite chienne. Elle ne la quittait presque jamais. Le jour de la mort de grand-mère, Gaboroc s'est laissée mourir. Pour nous, ce fut comme si grand-mère mourrait une deuxième fois. On l'a pleurée comme on avait pleuré grand-mère. Tante Waloli, bien sûr, fut le seul membre de notre petite communauté à ne pas verser de larmes. Elle n'avait peut-être pas de cœur !

Quand on entendait les chiens aboyer, grogner et menacer, on courbait davantage le dos dans le champ en accélérant inutilement notre rythme de travail ou bien on se mettait précipitamment à la tâche ! De mon côté, je croupissais sous les hautes herbes, je rampais même. Des fois, je tirais sur les tiges d'ignames. Il fallait que mon oncle me voie. Il fallait qu'il me prie de m'arrêter. Je savais que Thuluë et Ilica en faisaient autant.

Au fond, nos parents riaient de notre stupidité. C'était juste un moyen de nous avoir à l'œil et de nous retenir pour nous éviter d'aller jouer aux loups sur les arbres. Ils savaient pertinemment qu'on travaillait

très mal et repassaient après nous, pour bien sarcler, une fois que nous avions repris le chemin de l'école.

– Les garçons, vous pouvez vous arrêter. Allez aider grand-mère.

C'était la voix de mon oncle. On se levait précipitamment alors en se déployant tel un *qagon* qui se détend pour serrer le cou du rat. On cherchait le regard des autres en se contenant bien de ne pas pouffer devant les oncles. On riait bien entre nous. Après. Longtemps après.

Mes oncles étaient sévères, ils n'acceptaient pas qu'on s'amuse dans le champ. Grand-mère arrivait toujours pour desserrer l'étau. Pendant que l'on courait vers la maison en feuilles de pandanus pour récupérer la bouillotte de tisane et les ignames brûlées, le reste de la famille convergeait vers le figuier où se trouvait grand-mère. à notre arrivée sous le figuier, on pouvait constater que le partage avait été fait.

Grand-mère, assise près du bouna de rats grand ouvert, nous orientait vers nos parts en les montrant du doigt. Elle les avait posés soigneusement sur des feuilles de fougères et de figuier qui faisaient office d'assiette : un morceau de rat ou plus d'un rat entier, cela dépendait des prises de la veille, accompagné des choux gluants et des champignons. Loulou lui, n'aimait pas les champignons. Cela occasionnait souvent des disputes au sein de notre groupe pour avoir sa part. Une des tantes se chargeait de la distribution des ignames brûlées et des bols.

Thuluë et moi servions à tout le monde de la tisane de citronnelle bien chaude. Après, nous récupérions nos morceaux de rat et nous nous éloignions dans le sous-bois. Nous n'hésitions pas à pénétrer profondément dans le bois pour nous mettre à l'écart des adultes. Nous ne nous mêlions jamais. Parfois, nous percevions la voix de grand-mère qui grondait un oncle de nous avoir trop fait travailler. Instantanément, des ricanements y répondaient.

Nous, nous ne parlions pas. D'ailleurs, nous ne parlions jamais devant les adultes. Nous mangions seulement en nous efforçant de garder le silence même si nous voulions rire de nos « tortionnaires » qui avaient essuyé les brimades de grand-mère à notre sujet. Nous ne savions pas, à cette époque, que tous étaient de mèche !

On était content de grand-mère qui nous défendait. C'était une habitude de la maison. Waejue *qatr* était le trait d'union entre nous et le monde des adultes. Elle venait nous libérer de ces travaux des champs. Le travail ne reprenait que vers l'après-midi mais avant le repas, le groupe d'enfants que nous étions, pouvait aller jouer dans le bois. Certains grimpaient alors jusqu'à la cime des arbres. D'autres allaient à la chasse aux rats. Ou bien on allait repérer les banians portant des fruits afin d'attendre les roussettes vers le soir. Nous étions débordants d'activité.

Mais la pause de neuf heures était vécue par tous comme un rituel. On aurait même cru que grand-mère présidait la messe. Elle seule avait droit à la parole. Nous nous taisions, la bouche pleine, tous préoccupés à déguster notre morceau de rat.

Avec le recul, je me souviens des drôles de sensations de cette époque-là : au moment où j'avalais mon morceau de rat, j'étais comme saisi d'un sentiment angoissant de culpabilité profonde. Cette culpabilité m'étouffait, m'empêchait instinctivement de regarder le cousin qui ingurgitait sa part. Lui aussi me fuyait du regard. Ce malaise tendait à gagner les autres membres de la famille. On éprouvait la même retenue que lorsqu'on mangeait la roussette ! Une sorte de honte nous envahissait alors. La peur d'être surpris par les ayants droits : les lapa *qatr** et les vieux.

Le rat et la roussette sont des plats nobles. Oser en manger, c'est comme manger l'igname avant l'offrande aux chefs des clans et avant la bénédiction du père chez les catholiques de l'île. On triche. On appelle cela « voler » l'igname. Même si le tubercule provient de son propre champ, on se cache pour le

consommer. C'était comme notre neuf heures dans les champs où chacun en avait tout son soûl.

Quand je suis revenu chez mes parents bien plus tard à Hunöj et à Havila où j'ai coulé mes années de collège, mes camarades me montraient du doigt. Ils disaient, pour m'abaisser, que j'étais un mangeur de rat. C'était comme si j'avais commis le crime le plus abominable. Une faute ! Un scandale ! Et si je me sentais déshonoré, humilié, j'avais surtout honte pour la tribu de ma mère. Je souffrais à en mourir.

Au fond, je sais bien que c'était nous considérer comme des êtres arriérés. Les hommes préhistoriques devaient sûrement se nourrir comme nous. à l'âge où l'enfant apprend à consolider ses repères dans son rapport au monde extérieur, j'avais eu aussi droit à cette moquerie sans comprendre le poids de l'assujettissement ! Je dus livrer bataille.

Un jour, mais il y a de cela quelques années, je me suis trouvé seul dans notre salle des profs avec une collègue enseignante en physique chimie. Elle avait ouvert la boîte de lait en poudre qu'elle venait de sortir du petit réfrigérateur. Elle voulait se préparer une boisson chaude pour se revigorer.

– J'ai froid, me disait-elle.

- Arrête Marylène, ce lait n'est plus bon. Il pue. Il est resté longtemps dans le frigo. Depuis plus d'une année tu sais. Tu ne le sens pas ?

- Ha ! Ha ! Ha ! Monsieur le prof de français, si vous connaissiez les produits chimiques rajoutés à l'alimentation et consommés tous les jours de la vie... vous ne feriez même pas cas de cette boîte de lait !

Je restais coi. Moi, le mangeur de rat !

Léopold Hnacipan extrait de Passerelles 2017

1. *Qagon* : un bois du piège à rat qui se détend pour serrer le coup de la bête en tirant sur un noeud coulant.
2. *Hnë* : un bois (en langue Drehu) dont on se sert comme *qagon**.
3. *Boucan* : maléfice, un sortilège
4. *Lapa qatr* : clan des vieux. Vieux n'a pas le sens lié à l'âge. C'est une lignée. Un clan à part entière.